



demain il fera jour. Le soir Else m'attend dans sa chambre. Le feu brûle dans le poêle à carreaux de faïence. Il y a du vin. Les flammes éclairent le lit. Le corps d'une femme dont je ne savais même pas qu'elle existât jusqu'à ce jour m'est offert. Quand je me déshabille et m'allonge près d'elle, la vieille angoisse me revient de ne pouvoir étreindre cet autre corps ni le pénétrer. Je vois l'arc singulier de sa bouche comme celle d'un masque de danse javanais. Elle ne sait rien de moi, mais elle attend que je l'embrasse, un sourire au coin des lèvres. Sa main se pose sur moi. C'est là cette chose simple et naturelle que je dois apprendre. C'est le monde physique de mon propre corps. Elle connaît les règles du jeu, je cherche à les deviner. Nous nous sommes choisis pour n'être pas seuls cette nuit-là. Peut-être les contacts nous persuaderont-ils que nous sommes proches. Notre origine, nos activités sont sans intérêt, nul besoin de discours ni de savoir quelles valeurs l'autre donne à sa vie. Le hasard de notre liberté nous a menés l'un vers l'autre, nous avons choisi cette nuit de communauté et frôlons de nos mains l'autre corps. Les limites de notre perception propre s'effacent. Nos mouvements sont lents, sans avidité. Toute pensée ou réflexion a disparu. Il n'y avait plus que l'excitation irriguant la peau et les nerfs. Une seule fois brève j'ai le même sentiment d'étrangeté, une seconde je me vois réuni à un autre corps, sa cuisse pesant sur ma hanche, mon membre dans la mollesse de sa chair, et puis je perds le sens de moi-même, sous le regard de ses yeux mi-clos et le souffle de ses lèvres sur les miennes. Plus tard, sous la douche, il y a déjà quelque chose d'une proximité quotidienne, d'une habitude entre nous. Else m'offre sa maison, sa présence de tous les jours, elle fait cuire des œufs au jambon et cherche de la musique de danse à la radio. Pour la première fois depuis mon départ de la maison, je me sens vivre de ma propre vie, je sens que j'en ai fini avec les années impubères. Cependant la nuit, Else dormant près de moi, la chance d'un bonheur définitif est passée. Je repousse son bras qui pèse sur moi, Elle soupire dans son sommeil, veut me reprendre, me retenir. Elle repose dans son sommeil, tout contre moi, dans une confiance animale, mais je m'écarte d'elle, jusqu'au bord du lit, et considère la chambre dont on discerne vaguement la disposition à la lueur du poêle. L'énorme buffet d'héritage avec superstructures, colonnes et créneaux donne l'illusion dans la pénombre d'une

façade de cathédrale gothique. Les lampes sont revêtues d'abat-jour de soie. Le piano est ouvert, avec la partition prête pour qu'elle puisse me jouer *Pour Elise*. Pas de livres, seulement quelques revues. Une foule de figurines de porcelaine sur le rebord de la fenêtre, la table, la corniche du poêle, de petits chiens, de petits chats, des ballerines, un chevreuil blanc. Un tapis moucheté sur le sol, Else l'a acheté à crédit. Dans l'ombre, la corbeille à couture, avec un ouvrage en route. Elle reprendra mes chaussettes, je serai assis près d'elle et la regarderai faire du crochet. Nous écouterons de la musique d'ambiance à la radio, elle me racontera les derniers incidents du bureau, je lirai le journal. Etrangère à mes côtés, elle respire régulièrement. Le réveil sonne, elle se lève, tire les rideaux, et je vois dehors sous les arbres enneigés les tombes du vieux cimetière juif. Sous un voile de neige, je retourne à la pension. Partout on entend les cris des pelletiers de neige, ils la font tomber du haut des toits, et elle se pulvérise dans la rue. Les passants emmitoufflés piétinent entre les remparts de neige, et les automobiles vont au pas, cerclées de chaînes. J'essaie de parler à Max, qui est encore au lit, de l'expérience de la nuit. Je revois ce jeu de deux corps sans idée l'un de l'autre, sans questions, ce jeu qui l'espace d'une soirée pouvait prendre une valeur à notre guise, ne signifiant rien d'autre que la découverte à fleur de peau de la chaleur du sang et de la sensibilité des nerfs. Ne rien savoir de l'autre donnait même au jeu une partie de son charme. Cette méconnaissance suffisait pour quelques heures, ensuite l'anonymat était dissipé, chacun avait donné forme à l'autre, il fallait confronter nos pensées et nos paroles. Alors seulement il y avait une chance de compréhension, donc une possibilité de se revoir. Car la deuxième fois il ne suffit plus d'un corps, et la sympathie, le don, la passion ne peuvent naître que d'une affinité de pensées, de projets et de comportement. Max voit là un signe de mépris. Il dit que je suis incapable d'aimer si j'exige de ma partenaire qu'elle comprenne *l'Art de la Fugue* ou qu'elle soit en mesure de lire Joyce. Il parle de Van Gogh, chez qui la maîtrise dans l'art correspondait à une ouverture envers les humiliés et les offensés. Van Gogh vivait avec une prostituée. Oui, mais je ne vois là pour moi que religiosité, goût du sacrifice et de l'expiation, exalté aussi par Dostoïevsky, chacun se cramponnant à l'autre dans une obscurité absurde. Max me reproche ma froideur, c'est le même grief